

Quelques mots sur les noms de famille des anciens habitants du pays

Autor(en): **Quiquerez, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **20 (1868)**

PDF erstellt am: **16.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-555199>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

quelques traces et en attendant que le chauve vieillard emporte à son tour nos fragiles écrits.



QUELQUES MOTS SUR LES NOMS DE FAMILLE

des anciens habitants du pays,

par A. QUIQUEREZ.

L'année dernière j'ai fatigué la Société jurassienne d'é-mulation de mes recherches sur le Mont-Terrible, elles avaient fini par devenir un véritable enfant terrible. Qu'il me soit donc permis, au commencement d'une année nouvelle, d'aborder un sujet moins rebattu, quoiqu'il ait aussi son importance. On dit qu'on se lasse de manger constamment du chevreuil, du pâté de Strasbourg, des terrines de Nérac, de boire du Tokay et du Champagne, et qu'on retourne volontiers aux mets indigènes plus modestes et surtout moins indigestes. Nous allons donc sortir des hautes régions où campaient les armées romaines, et descendre dans la plaine pour chercher un autre aliment à nos investigations.

On a déjà beaucoup discuté sur l'étymologie des noms des localités. Les uns les ont fait dériver du grec, parce qu'ayant appris à épeler cette langue au collège, ils ont cru en reconnaître les racines dans tous les noms de leur pays. Celui qui a ouvert trois ou quatre pages du dictionnaire de Rostrenen, écrit en patois breton, s'imagine que toutes les localités portent des noms celtiques. Un autre, au contraire, les fait dériver du latin, celui-ci du vieux teuton, et les amateurs de sanscrit les vont chercher aux confins de certains pays asiatiques où, durant l'âge d'or, on parlait et écrivait couramment cette langue dans les plus modestes écoles de village.

C'est de la sorte, par exemple, qu'on a fait dériver le nom de Porrentruy de tant de langues diverses, qu'il n'y a plus moyen de s'y reconnaître. Voici même un mauvais plaisant qui, après avoir vu les nobles pièces héraldiques, le verrat sentimental qui garde la porte de la ville ou celui qui étale ses grâces sur l'écusson qui orne l'hôtel-de-ville, prétend que l'ancien comté des Varasques a pu tirer son nom du susdit animal. Un autre trouve que le nom de Porrentruy est en connexion intime avec la nayade, cette charmante source de Varioux, autrefois Varue, qu'on vient d'amener en ville pour réjouir les habitants altérés de cette ville des Fontaines, Brunendrut, et qui soutiennent qu'il faut lire source de Va-true. Or, true, dru, deru, n'est autre chose que le nom du chêne en celtique. Druides était le prêtre du chêne, parce que c'était sur les branches noueuses de cet arbre qu'il coupait le gui sacré, car il faut savoir qu'à cette époque cette plante parasite s'accommodait du tanin, tandis qu'actuellement personne n'a jamais vu de gui sur un chêne. D'après cette opinion, Porrentruy serait la fontaine des Druides, et nous dirons, dans une autre occasion, qu'il y avait en ce lieu deux sources consacrées à Bel ou Belenus. Mais revenons encore au sanglier qui orne l'écusson bruntrutain, à cette pièce honorable qui figure sur le blason d'Autun, qu'on vit sur les bannières gauloises, qu'on remarque sur tant de médailles celtiques, éduennes ou séquanaises, éparses dans notre pays. On a cru qu'il avait été donné par dérision lorsque les Bourguignons vinrent saccager l'Ajoie dans la seconde moitié du XV^e siècle, mais ces gens crédules n'avaient donc pas vu le sceau de Porrentruy au XIII^e siècle, ni sa bannière blanche chargée du noir sanglier quand ses bourgeois allèrent prendre Montvouhay, sous le belliqueux épiscopat de Jean de Vienne, ou lorsqu'ils se trouvèrent à Héricourt, avec un gros canon, pour y battre à plate couture, précisément ces pillards de Bourguignons.

Ce mot de bourgeois me ramène à mon sujet , car c'est du nom des bourgeois de Porrentruy de cette même époque que j'avais l'intention de vous parler tout en commençant mon récit ; mais ma plume , encore fraîchement bourrée d'encre celtique , a refusé d'obéir à ma volonté , et elle m'a forcé , pendant quelque temps , de suivre ses errements accoutumés.

Avant le XIV^e siècle et encore longtemps après , il y avait dans notre contrée fort peu de noms de familles parmi la classe appelée bourgeoise ou campagnarde. N'était-ce pas assez que ces gens-là s'appelassent Jean ou Jacques , et qu'on les vit s'agenouiller aux bancs des églises pendant que la noblesse et le haut clergé bâillaient ou dormaient au chœur. On désignait donc les individus par leur nom de baptême , et comme il pouvait y avoir bien des Pierre ou des Henri dans la même localité , il était tout naturel de leur donner un surnom pour les distinguer les uns des autres. On accolait donc un sobriquet , tiré parfois du lieu d'origine , de la profession , d'un avantage ou d'un défaut naturel , d'une vertu ou d'un vice. La noblesse croyait avoir seule le droit de prendre un nom de famille ou celui de la terre qu'elle possédait par héritage ou bien à titre de fief. On lui donna ou elle prit aussi parfois d'elle-même des surnoms plus ou moins honorables qu'elle laissa écrire dans les actes.

Plus tard , quand la vie de château s'en alla en ruine comme les châteaux mêmes , lorsque la noblesse , par des causes multiples et diverses , fut forcée d'habiter dans les villes , elle se ressentit de la vie bourgeoise ; celle-ci déteignit sur elle , et l'on vit des hommes nobles recevoir des sobriquets de la part des manants avec lesquels ils étaient contraints de vivre. Peu à peu ils s'accoutumèrent si bien à ces sobriquets , qu'ils oublièrent parfois qu'ils avaient un autre nom.

Je ne veux rien avancer sans preuves , seulement je demanderai d'abord la permission de copier les noms tels

que les actes authentiques les fournissent, sans être obligé de dire avant ou après la citation, « sauf le respect que je vous dois, sauf honneur » ou quelque autre formule atténuante, car les noms sont parfois fort incongrus, quoique accolés très honorablement avec d'autres fort honnêtes et acceptables. Bien plus, ceux qui portaient les premiers, pouvaient être d'une honorabilité incontestable.

Il y avait, par exemple, au village de Courroux, une maison forte, un manoir entouré de murailles et de fossés où logeait la famille noble de Courroux ou de Lutelsdorf. Nous n'avons pas, pour le moment, à faire ressortir la différence de ce nom écrit en allemand ou en français, mais nous devons dire que pour un motif quelconque, cette famille noblement alliée et apparentée avait reçu le surnom de Tschadeku, Chaudecul, selon qu'il plaisait aux notaires du XV^e au XVII^e siècles de varier l'orthographe de cette épithète. S'agissait-il d'une alliance matrimoniale dans cette famille, le curé montait en chaire et annonçait le mariage de noble seigneur Jehan de Staal, avec noble demoiselle Anne de Lutelsdorf, dite Tschadeku, fille majeure de noble écuyer Henri Tschadeku, de Lutelsdorf. Nous n'inventons rien, nous citons seulement des faits du commencement du XVI^e siècle.

Cette famille avait une maison à Delémont, où elle fit aussi sa résidence, et elle donna plus d'un magistrat ou maître bourgeois à cette ville, comme aussi un châtelain de Franquemont pendant la guerre de Bourgogne. Dans la plupart des actes, le sobriquet figure seul, et ce n'est pas sans peine que j'ai découvert le véritable nom de famille.

A cette même époque, il y avait déjà à Porrentruy une famille bourgeoise du nom de Cuchot, je dis Cuchaud, étrangère sous le rapport de la parenté à celle de Courroux, mais quand les dames ou les demoiselles de ces deux familles entraient dans un appartement et qu'on les an-

nonçait par leur nom vulgaire, je ne sais trop si elles ne rougissaient pas.

Alors aussi les nobles de Tavannes habitaient Porrentruy, quand leurs affaires ne les retenaient pas dans leurs manoirs féodaux. Ils se nommaient aussi volontiers Macabré que Tavannes, défigurant l'orthographe de leur surnom très-honorable, puisque le premier de leur race s'appelait Mac-Aber. C'était un des officiers de la cour de Bourgogne, que la reine Berthe employa à faire réparer les grands chemins du Jura et les édifices publics ruinés par les Hongrois et, dit-on, par les Sarrasins, durant la première moitié du X^e siècle. De Mac-Aber on avait fait Macabré, Macabri et même Macabre, et ce nom rapproché de celui qu'on donnait aux XV^e et XVI^e siècles à une danse célèbre, semblait avoir une tout autre signification. Des artistes suisses, Holbein, Manuel et autres, nous ont laissé à ce sujet des peintures encore en grand renom ; un auteur très versé dans la connaissance du moyen âge, le bibliophile Jacob, a donné de curieuses descriptions de ces danses de cimetièrre, où le grotesque était débordé par la licence, et la critique des mœurs du temps par l'effronterie et le cynisme.

Ces Macabré de Tavannes, ayant été châtelains de Roche-d'Or, eurent des serviteurs qui prirent le surnom de la famille à laquelle ils étaient attachés, et ce nom est resté à leurs descendants qui existent encore. Ce cas est très fréquent dans le pays.

L'usage des sobriquets était extrêmement répandu à Porrentruy. Comme beaucoup de gens des campagnes environnantes allaient s'établir dans cette ville, on les désigna par le nom de la localité d'où ils venaient, en sorte qu'en lisant certains actes on pourrait presque croire que ces individus sont des nobles de tel ou tel village. Beaucoup d'autres ajoutaient à leur nom de baptême celui de leur profession, et le nom de celle-ci forma ensuite celui de la famille. Au XIV^e siècle, il y avait à Porrentruy Otte-

nin le Messeclier, ou le boucher ; Recte le Potier ; Verner le Faibre, ou maréchal ; Guillaume le Chapuset, ou le petit charpentier, dont le fils devint le chapelain Chapuset ; Gottsmann le Fournier ; Furquelin le Cordier ; Perresat le Relaière, peut-être relieur de livres ou de tonneaux, car ce mot patois s'emploie pour désigner ces deux professions. Le Courvoisier était bien le cordonnier d'alors, ou tout au moins le maître bottier de nos jours. Bourquin le Chétrou exerçait une profession soumise à l'agrément du Prince-Evêque de Bâle, et les écrits de 1792 accusent ce souverain d'en avoir eu le monopole, qu'on lui enleva traîtreusement avec tous ses autres droits régaliens. Mais à côté de cet artiste, il y avait Simon le Joculateur, originaire de Delémont, ce qui atteste que les joyeux compères étaient de tous les temps. Il se trouvait une Jugleresse à Porrentruy en 1330, et Pierre de Vendlincourt, bourgeois de cette même ville, était un Maître Ménestrel en 1362.

Toutes les familles actuelles du nom de Chappuis dérivent du nom de la profession de leurs ancêtres, appelés Chappu, Chaipu. Les Charbonniers, ou les Kohler en allemand, sont déjà nombreux au commencement du XIV^e siècle, ce qui indique l'existence de plusieurs ateliers où l'on travaillait les métaux. On les voit figurer à Porrentruy avec les Peletiers, Cupeleties, du patois moderne, notre marchand tailleur actuel. Il y avait aussi à cette époque des Vesteliers, ou fabricants de vestes et de jupons de village. Nos maréchaux ferrants étaient des Faibvre, du latin Faber. On trouve aussi le Chégay ou marqueur, parce qu'il devait y avoir une Société de tireurs d'arc ou d'arbalète, qui terminaient déjà leurs exercices chez le tavernier, l'aubergiste ou l'hôtelier. Plusieurs autres professions se retrouvent encore à cette époque, et afin que rien ne manque à la liste, il y avait Girard le Trancheco, ou tranchecou, proche parent du coupe-tête.

Tous ces gens de professions diverses, établis à Porrentruy au XIV^e siècle, font comprendre qu'il y régnait une

grande activité, et que la lettre de franchises que lui avait octroyée l'empereur Rodolphe I^{er}, n'était pas restée une lettre morte. On y remarquait aussi un bon nombre d'ecclésiastiques qui, parfois, portaient aussi des sobriquets plus ou moins malsonnants, témoin cet évêque de Bâle choisi dans un couvent de Franciscains, et qui par souvenir de sa modeste vocation primitive, continua de porter sa ceinture de corde arrêtée par un grand nœud, ce qui le fit nommer l'évêque Gürtelknopf, ou l'évêque au gros nœud. En 1364 vivait à Porrentruy le prêtre Jean dit Malmisiel, Jean l'Oison, curé de Corcelles, et Pierre Rabi, sentant encore le juif converti.

Les noms de baptême ou de famille, remplacés par des sobriquets, sont assez nombreux. Cependant il est plus fréquent de voir le surnom s'ajouter au nom de baptême : Louis l'Esgeley, le gelé, était de Delémont, mais Henri l'Apôtre sortait de Chevenez ; Walter, la Chanderatte, tirait son origine de Rebeuvelier. Les Freriat, Frairiat, petits frères, de Lugnez, ont laissé pour descendants les Friat de Damphreux. Horiat ou Henri, dit le Bane Henri ; Malegoule, ou mauvaise gueule ; Conrad, fils à la Guille ; Perrin, fils de la Blanchette ; Perrin Bellepoire, Jean Quatrepoires, Perrin Chaipelat, ou chapelet ; Perrenat lai Chevratte, étaient tous bourgeois de Porrentruy. Une porte de la ville avait pris ou donné ce nom de Chevratte à ce dernier personnage.

Pour lors aussi quelques nobles figurent parmi les individus à surnoms. Tels étaient le chevalier Jehan Malrage, de Delle ; Richard le Karimantran, ou carême prenant, de Chevenez, châtelain de Chavilier. Les Karimantran étaient bourgeois de Porrentruy. Henri de Cœuve, écuyer, avait reçu le surnom de Maigre Henri, à raison de la maigreur de sa personne. Il y avait aussi noble Isabelle, dame de la Vache, et son fils Jean Vache.

Les Cuenins, vieille souche de bourgeois bruntrutains, tiraient leurs noms de Conrad, Cuno, Cunier, Cunin, et

ils portaient divers sobriquets. Il y avait Cuenin Briseluef, brise l'œuf, en 1372; Cuenin le Robaire, ou le voleur, en 1385, figurant fort honorablement comme témoin avec d'autres bourgeois, parmi lesquels on remarque Richars dit Roteray le Roisselat, et le notaire ou clerc Broquars Bongerçon. Le gros Cuenin vivait en même temps que le mauvais Burcard et Bras de fer. Son fils Cuenin, Grosse jambe, vécut jusqu'au XV^e siècle.

Les sobriquets mal sonnants sont assez nombreux, car de 1366 jusqu'à la fin du XIV^e siècle, on rencontre Willemenat Friemerdat, parent de Chiechai, sobriquet dont on trouve la traduction fort crue dans un des proverbes de Rabelais. Ce proverbe était en relation intime avec le souhait peu charitable d'un de mes professeurs très respectables, ancien religieux de Bellelay. Dans sa vivacité septuagénaire et son impatience provoquée par les impertinances de ses turbulents élèves, il leur disait presque en jurant : je voudrais que tu n'aies la diarrhée jusqu'à ce que je dise que c'est assez.

Ces bons bourgeois, à noms peu séants, avaient pour concitoyennes Jehanne la Cupayé, Jehanne la Cutenace, la femme de Tschadecu, le Cordier et Jacquet trop chaud. Gérard, fils du Poulain de Courtedoux, se présentait du moins avec un nom ne sentant que le cheval, et si Perrenat dit la Vache, n'était pas parent de noble Isabelle de la Vache, prénommée, il pouvait du moins manger au même ratelier que le fils du Poulain.

Thomas Ployebuche, Villemain dit Maigrat, Jacques la Ruse, Jehannenat Malvoisin, Perrin Fontenatte, Henri Clopat, Willemain Chadiere ou Chadratte, Jehan Maigrechaire, Jehan le Dérompaire, Jehan Graind'avoine et bien d'autres, tous bourgeois de Porrentruy, se présentaient du moins avec des surnoms plus convenables.

La faculté de donner des sobriquets n'était pas inhérente à la ville de Porrentruy, mais elle était, au contraire, fort répandue dans les autres localités, et elle s'est telle-

ment perpétuée dans les temps modernes, qu'on rencontre une foule de gens qui sont fort embarrassés de vous indiquer leur nom de famille et ne savent que leur sobriquet. Ces surnoms sont parfois nécessaires dans les localités où un seul nom de famille sert à tous les habitants d'une commune, ou du moins à un grand nombre, comme à Mettemberg, où les Schæfer d'autrefois se sont convertis en Chèvre ; de bergers ils sont devenus troupeaux. A Montavon, on ne trouve que des Montavon ; les gens d'Orvin sont des Jeandrevin, et Vellerat n'a produit que des Eschemann. Alors les noms de baptême et de famille deviennent insuffisants, et il faut y ajouter des sobriquets. Dans une localité le grand-père s'appelle gros Coucou, le fils Coucou, le petit fils petit Coucou, et le surnom se perpétuera de Coucou en Coucou, aussi longtemps qu'à l'imitation de l'oiseau de ce nom ils nicheront dans leur propre nid ou dans celui d'autrui. Ailleurs le saint nom de Jésus a été accolé à tout un clan, avec adjonction d'une épithète pour distinguer le gros du petit, le bon du mauvais et autres. On aurait dû chercher un autre surnom, mais quelquefois ceux-ci surgissent de la manière la plus inattendue, et se propagent sans que l'inventeur se rappelle du motif de son invention.

Si nous ne craignons pas d'allonger cette dissertation, nous ferions encore remarquer que dans chaque partie du pays, il y a certaines terminaisons de noms qui leur sont propres, et qu'elles existent tout particulièrement dans les contrées d'origine celtique, dans celle où la population s'est maintenue depuis les plus anciens temps, sans interruption, comme cela est arrivé dans les Franches-Montagnes, au val de St-Imier et autres contrées à l'époque des invasions des Barbares. Alors la population fut éprouvée de si grandes calamités qu'elle disparut presque entièrement de ces hautes et froides régions, ou bien elle y demeura si faible qu'elle se fonda plus tard avec les nouveaux habitants.

Dans le pays de Porrentruy, peuplé primitivement de tribus séquanaises, les noms terminés en ey, ez, az, a, at, sont extrêmement nombreux, et ces terminaisons ne sont pas modernes comme on en voit la preuve dans une multitude de documents; plusieurs même se sont conservés intacts jusqu'à nos jours. Le nom que je porte, et qui appartient à une famille originaire du pays de Porrentruy, était déjà orthographié en 1379 comme actuellement.

Une recherche sur l'origine et l'étymologie des noms de famille de certaines contrées pourrait peut-être amener des résultats importants se rattachant à la migration des nations; mais il ne nous appartient pas de nous aventurer dans cette voie étroite et ardue, et nous avons hâte de nous échapper de celle où nous nous sommes déjà engagé témérairement.

NOTES BIOGRAPHIQUES

sur d'anciens élèves du collège de Bellelay,

communiquées

par M. MANDELERT.

(Suite. Voir les *Actes* de la Société de 1867, p. 207 à 211.)

26. *Hermann Rebetz, des Genevez*. Entré en novembre 1772, sorti en septembre 1776. Mort curé à Lajoux, en décembre 1827.

72. *Auguste Gasser, de Fribourg* (Suisse). Entré en septembre 1776, sorti en septembre 1782. Ancien trésorier et conseiller d'Etat. Mort.

103. *Ferdinand de Ruffier, de Besançon*. Entré en juin 1778, sorti en août 1782. Commandant d'artillerie à Strasbourg. Mort.